

Le réalisme économique de Janos Kornai : évolutif et éclectique

À propos de :

János Kornai, *À la force de la pensée. Autobiographie irrégulière*,
Collection « Pays de l'Est »,
L'Harmattan, Paris, 2014, 566 pages

Wladimir Andreff

Université Paris 1

En 2005, à l'âge de soixante-dix sept ans, Janos Kornai publiait son dernier livre *A gondolat erejével, Rendhagyó önéletrajz* ; la traduction française est aujourd'hui publiée par les éditions L'Harmattan (les références sont aux pages de cet ouvrage). Ce n'est pas seulement un livre d'économie, ses diverses facettes sont en outre éthique, déontologique, épistémologique, paradigmatique, méthodologique, politique, idéologique, familiale, souvent présentées sous forme de « mini-essais » au fil de l'ouvrage. L'auteur y livre un bilan de sa vie et de son œuvre avec une subjectivité revendiquée et, parfois, une vanité d'auteur assumée. Pour ce faire, ce déçu du marxisme puis de la théorie néoclassique a choisi un genre peu répandu chez les économistes, l'autobiographie. Ce qui, d'expérience¹, n'est pas sans danger.

Un premier risque est que l'auto-évaluation de ses travaux et de ses actes par un auteur soit trop influencée par le besoin de satisfaire son ego, ce que le préfacier, Bernard Chavance note avec amitié : « Conscient de sa valeur, Kornai n'est point arrogant » (p. 7). Kornai n'épargne pas à ses lecteurs des phrases telles que : « J'ai osé et j'ai su

¹ Sollicité pour le même exercice, de moindre ampleur, il m'a été donné de côtoyer les deux dangers soulignés ci-après [Slim (2007), ch. 1: W. Andreff, p. 19-36].

être original » (p. 114) ; « Je suis convaincu que mes idées d'alors avaient exercé sur eux une influence forte et durable » (p. 124). Cette première impression est contrebalancée par un important effort d'évaluation, y compris autocritique, de ses travaux passés, mis en évidence ci-dessous. Donc quand Kornai énonce « dans ce livre je me suis efforcé à une introspection honnête et sincère » (p. 244), il paraît vraiment crédible.

D'autre part, le livre est plein d'expressions telles que « en revisitant cette période avec ma tête d'aujourd'hui » (p. 265). Kornai n'échappe pas ainsi au risque d'une rationalisation *ex post*, voire d'une justification construite après coup de ses choix politiques, paradigmatiques, méthodologiques et de ses axes de recherche. On peut légitimement lui accorder le bénéfice de la sincérité. Mais Chavance ne révèle-t-il pas la véritable rationalité des choix en question en écrivant (p. 9) : « S'il a souhaité constamment obtenir une reconnaissance de l'*establishment* académique de la science économique internationale, et y est remarquablement parvenu, il porte un regard critique sur les tendances et le conformisme de la recherche contemporaine » ? Critique qui s'est construite *ex post* après avoir été un temps un fidèle croyant en la théorie néoclassique.

La désillusion politique et idéologique : chat échaudé craint l'eau froide

Kornai a adhéré au Parti communiste hongrois en 1945, par conviction, après « avoir vu dans les soldats soviétiques les sauveurs de ma vie » (p. 49), en tant que Juif menacé par le régime Horthy, à l'antisémitisme officialisé, et allié d'Hitler². « Ma confiance en l'Union soviétique n'a fait que se renforcer jusqu'à basculer à la fin en une foi aveugle, sans réserve » (p. 50). Être communiste en Hongrie à l'époque, « c'était la fidélité sans condition à l'Union soviétique. Je le répète, ce n'était ni le marxisme, ni la volonté d'instaurer la dictature du prolétariat, ni de créer une société sans classes » (p. 59).

Kornai décrit les cinq étapes de l'adhésion au Parti communiste : sympathisant (compagnon de route), membre du Parti, membre actif ayant des convictions communistes, vrai communiste avec une bonne formation marxiste-léniniste, soldat du Parti et professionnel du Parti. D'abord activiste de la MADISZ, mouvement de la jeunesse démocra-

² Kornai est le nom d'emprunt choisi en 1945 par (de son nom à la naissance) János Kornhauser, d'origine juive et bourgeoise.

tique hongroise sous direction communiste, il fut attiré par l'appartenance à une plus grande communauté, celle du Parti. En 1947, il rejoint Péter Kende à la rédaction de *Szabad Nép* – l'équivalent hongrois de la *Pravda* soviétique³ – où il est resté jusqu'à son licenciement par voie disciplinaire en 1955. En 1949, le quotidien l'envoie à l'école supérieure du Parti assurant la formation marxiste-léniniste de l'élite communiste. Il en revient avec « la croyance que, grâce à nos connaissances marxistes-léninistes et grâce à notre position à *Szabad Nép*, nous étions infaillibles » (p. 70). Sa confiance dans l'idéologie marxiste-léniniste est alors totale.

Après la mort de Staline, la rencontre avec un collègue libéré de prison en 1954 réveille Kornai de son « somnambulisme », *i.e.* de sa « confiance aveugle dans les décisions du Parti » (p. 86). Ce réveil devient brutal avec l'emprisonnement et l'internement de prisonniers politiques (estimés à 40 000 en Hongrie), les procès politiques, la répression des déviationnistes⁴ ; conséquence : « je me suis mis à dévorer les ouvrages qui critiquaient la politique stalinienne (...) l'éloignement de l'idéologie du Parti communiste se réalise par étapes chez beaucoup d'anciens croyants » (p. 90). Le fondement éthique de son idéologie s'est écroulé. Les étapes suivantes furent un refus d'écrire des articles qui nieraient les problèmes d'approvisionnement récurrents dans l'économie hongroise, puis la publication d'un compte rendu d'un livre sur l'agriculture d'Imre Nagy (stigmatisé par le Parti comme déviationniste de droite) divergeant de la propagande stalinienne. Pour sa participation à un groupe de journalistes contestataires au sein de *Szabad Nép*, Kornai est, avec d'autres, licencié de la rédaction. C'est la rupture définitive avec la politique : « Après que pendant des années je me sois soumis volontairement à une discipline aveugle, j'ai décidé de ne plus jamais être soldat d'aucun parti » (p. 98).

D'où son autocritique aujourd'hui : « Que l'admiration et le respect que je ressentais pour Staline ou Rakosi pussent être qualifiés de "culte

³ « *Szabad Nép* n'a plus eu de véritable rival. Au sens politique, il est devenu le journal "officiel", porte-voix numéro un et principal moyen de propagande du Parti (...) sa lecture soignée, attentive était obligatoire pour tous les adhérents, tous les fonctionnaires du Parti et de l'État » (p. 72).

⁴ Ayant eu accès dans les années 2000 à des dossiers de l'ancienne police secrète communiste, Kornai y a découvert la surveillance dont il a fait l'objet dès qu'il a pris ses distances avec le Parti, mais aussi de son espionnage par des collègues du Parti, ainsi que la délation et les faux aveux forcés extirpés sous la menace et la torture, ainsi qu'une tentative (avortée) de la police secrète pour le recruter. D'où la remarque désabusée : « Ou étais-je naïf, sottement de bonne foi, quand je croyais que l'amitié était plus forte que la loyauté envers le Parti communiste ? » (p. 206).

de la personnalité" ne m'a même pas effleuré (...) J'étais persuadé que les personnes arrêtées ou condamnées [par le régime communiste] étaient réellement criminelles (...) Je n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait dans ce bâtiment [de l'AVH – équivalent du KGB soviétique], qu'on y torturait des innocents et qu'on les y contraignait à faire de faux aveux » (p. 68-69).

Une éthique de chercheur pour la vie

En 1955 Kornai est recruté par l'Institut de sciences économiques de l'Académie des sciences et en 1956 on lui accorde le grade de candidat (équivalent à doctorant) en l'absence totale de diplôme universitaire préalable. Il revendique depuis lors avoir continué sa formation en autodidacte. Il prépare une thèse sous la direction de Tamas Nagy, ainsi débute sa carrière de chercheur : « J'en avais assez de la superficialité et du touche-à-tout du journalisme. Je connaissais peu de chose de la profession de chercheur, mais elle m'attirait » (p. 101). Son sujet de thèse n'est pas clairement défini au départ, mais son hypothèse fondamentale est que les affirmations des manuels officiels selon lesquelles le Centre de planification détermine des plans suivis de processus réels conformes aux instructions ne tiennent pas.

En 1959, Kornai décide pour lui-même de cinq principes auxquels il se tiendra pour le reste de sa vie (p. 168-169) : « 1/ Je romps avec le Parti communiste ; 2/ Je n'émigre pas [comme son ami Pierre Kende] ; 3/ Ma vocation n'est pas la politique, mais la recherche scientifique ; 4/ Je romps avec le marxisme ; 5/ J'acquiers les connaissances fondamentales de la science économique. » La compréhension de toute l'œuvre postérieure de Kornai doit toujours être rapportée à ce code d'éthique auto-défini, y compris une certaine forme d'autocensure.

Épistémologie : du marxisme au réalisme économique

Après sa rupture avec l'économie politique marxiste, Kornai a « décidé de ne plus jamais être un croyant de ce genre. Je voulais désormais douter de tout » (p. 126), première manifestation d'un agnosticisme scientifique inspirant toute son œuvre. Il révisé sa conviction théorique en appliquant « avec de plus en plus de fermeté un nouveau critère : la confrontation de la théorie à la réalité » (p. 107). Tout en admettant que le marxisme n'est pas seul à commettre l'erreur de ne pas s'y confronter, pour Kornai « le plus grand problème est que Marx, et surtout ses disciples ultérieurs, ne ressentent pas comme leur

devoir intellectuel primordial une application du critère élémentaire de scientificité, la confrontation avec la réalité » (p. 108). Ce réalisme économique requiert, selon Kornai, que les chercheurs démontrent qu'ils ont fait leur maximum pour vérifier leurs thèses, qu'ils ont essayé de confronter la théorie à l'expérience consciencieusement et par tous les moyens.

Ce réalisme avait déjà été expérimenté par Kornai dans sa thèse de doctorat parue en hongrois sous le titre *La sur-centralisation de la direction économique* en 1956, puis publiée en anglais sur proposition de John R. Hicks [Kornai (1959)]. Elle étudie les dysfonctionnements du plan national de l'économie hongroise dans l'industrie textile tels qu'observés *dans la réalité* : les entreprises ne prennent pas le plan au sérieux parce qu'il n'est pas accompagné d'incitations, les fluctuations imprévisibles de la demande, la domination des relations verticales bureaucratiques sur les relations horizontales entre les entreprises, les révisions répétées du plan et l'incertitude qui en résulte. Elle critique l'indice planifié de valeur de la production, l'incohérence du système des indicateurs planifiés quantitatifs, l'effet de cliquet entraîné par la fétichisation de remplir le plan à 100%, l'arythmie dans la réalisation du plan, l'inefficacité du plan centralisé ; le chapitre sur la pénurie des approvisionnements en intrants annonce déjà *La Pénurie* [Kornai (1980)]. Dès 1957, ce livre fut lourdement attaqué en Hongrie comme un exemple patent de révisionnisme, voulant libérer les forces spontanées du marché. Ayant refusé de faire son autocritique, Kornai fut exclu en septembre 1958 de l'Institut des sciences économiques de l'Académie des sciences.

Une méthodologie évolutive

Kornai reconnaît qu'au début de sa recherche (de thèse), il ne sait rien des méthodes quantitatives ni de l'économétrie. Il s'en autocritique (p. 79) : « En parcourant mes écrits d'alors un demi-siècle plus tard, j'ai trouvé leur contenu erroné (...) l'enthousiasme primitif célébrant les bons résultats, les excellentes performances, est irritant (...) le plus souvent je n'ai pas vérifié mes sources (...) il était fréquent qu'un de mes écrits publie des chiffres choisis arbitrairement ».

Il en résulte qu'en 1959 Kornai donne une nouvelle orientation à sa recherche : l'application économique de méthodes mathématiques. Programme de recherche conduit en commun avec le jeune mathématicien Tamas Liptak. Leur article [Kornai & Liptak (1962)] soumis à *Econometrica* reçut un fort soutien d'Edmond Malinvaud. En parallèle

Kornaï développe un autre axe de recherche : utiliser la programmation linéaire pour la planification avec une équipe de mathématiciens et d'ingénieurs du Centre de calcul de l'Académie des sciences. Ce groupe présentait une méthodologie alternative à celle du groupe travaillant sur des tableaux *input-output* à la Léontief à l'Office central de statistiques sous la direction de András Bródy. Au déterminisme de la seconde méthode pour élaborer le plan, la programmation linéaire oppose la possibilité de choix (et de substitutions à la marge) pour trouver un plan optimal.

Une avancée fut l'idée de diviser le vaste modèle économique national en sous-programmes à l'aide d'algorithmes de décomposition de la programmation linéaire à deux niveaux (un centre et une périphérie de branches économiques). Le centre alloue aux branches des quantités (d'inputs et d'objectifs de production), les branches composent leurs plans optimaux en volume et annoncent leurs prix virtuels (*shadow prices*) pour les ressources et les objectifs. Le centre recalcule les allocations de ressources et d'objectifs qui égalisent les rendements marginaux, les itérations se poursuivant jusqu'à trouver l'allocation optimale néoclassique égalisant les prix et les rendements marginaux. Décentralisation du plan par les quantités. L'idée géniale vint de Liptak consistant à reformuler le problème en un modèle de théorie des jeux, d'où le second article paru dans *Econometrica* [Kornaï & Liptak (1965)]. Techniquement, ce modèle est l'inverse du modèle de Lange-Malinvand où la décentralisation opère par les prix [Andreff (1976)] : le centre détermine les prix, l'entreprise s'ajuste aux prix centraux et fait connaître au centre les volumes de production et d'inputs. Dans le modèle Kornaï-Liptak, il n'y a pas de flux d'informations sur les prix de haut en bas, mais une information sur les quantités remonte de bas en haut (p. 180-183). Il est un modèle de planification parfaite sous un certain nombre d'hypothèses, notamment que les entreprises ne trichent pas sur les informations qu'elles transmettent au centre comme en Hongrie. La conclusion de Kornaï-Liptak tombe comme un couperet : « Il est impossible que la planification centrale fonctionne parfaitement » (p. 184).

Contrairement à l'ambition de Kantorovitch en Union soviétique, et de ses adeptes en Hongrie, qui pensaient préparer des plans optimaux opérationnels⁵, « je n'ai pas un instant imaginé appliquer la programmation linéaire à la planification opérationnelle de l'économie »

⁵ Dont la mise en œuvre a pris la forme du système informatisé de planification SOFE (Système de fonctionnement optimal de l'économie [en russe]) en URSS; sur son élaboration et son échec voir [Andreff (1976)].

(p. 187). Cela n'a pas empêché Kornaï et Liptak de travailler de 1963 à 1968 avec l'Institut de planification économique de l'Office national du plan à édifier un système de modèles – un modèle central et 18 modèles sectoriels, de collecter des données et de faire des calculs pour le plan ; mais avec les moyens informatiques d'alors l'algorithme Kornaï-Liptak était trop lent, nécessitait trop de calculs et fut remplacé par des procédures plus grossières d'approximation des *optima*. L'enthousiasme du début déclinait. On ignore si l'Office national du plan et les ministères sectoriels ont effectivement tenu compte de ces calculs. Selon Kornaï : « j'ai l'impression que la planification mathématique est restée un corps étranger dans l'organisme de la planification bureaucratique traditionnelle » (p. 193). Le modèle mathématique aurait contraint les planificateurs et les décideurs politiques à une discipline logique à laquelle ils ne souhaitaient pas se soumettre. Kornaï perd alors l'espoir que la planification centrale pourrait jouer un rôle positif et efficace dans l'allocation des ressources d'investissement (p. 196). Cependant, aujourd'hui encore il regrette que l'échec du régime communiste ait discrédité l'idée de planification et préconise toujours une planification indicativé compatible avec l'économie de marché (p. 197).

De retour à l'Institut des sciences économiques en 1967, Kornaï note que « la plupart des chercheurs rechignaient à utiliser les modèles mathématiques et l'analyse économétrique. Certains chercheurs chez nous développaient une véritable phobie contre la montée en force des mathématiques, ils la considéraient comme une escroquerie intellectuelle » (p. 251). D'autres étaient adeptes des méthodes mathématiques, qu'ils soient marxistes, kadaristes, ou non. Kornaï propose alors une réforme de l'Institut liant l'avancement aux publications des chercheurs, avec pondération de la valeur de chaque publication, un poids supérieur pour les publications à l'étranger et selon la réputation des revues scientifiques. La réforme avorta. Pour sa part, Kornaï recourra moins à la formalisation mathématique à partir des années 1980.

Un éclectisme paradigmatique et théorique

Depuis qu'il est devenu chercheur, Kornaï adopte une posture éclectique fondée sur l'analyse critique (de l'économie socialiste) et l'agnosticisme scientifique : le chercheur « doit toujours garder en lui une bonne dose de doute » (p. 333). Il place ses principales publications, en particulier *La Pénurie* [Kornaï, (1980)] et *Le Système Socialiste* [Kor-

naï (1992)] sous la quadruple référence à Marx, Schumpeter, Keynes et Hayek. Héritage éclectique s'il en est ! Dans un compte rendu de ce livre, j'avais émis le point de vue qu'il y avait une rupture entre deux périodes chez Kornai, celle de l'économie de la pénurie et celle de l'ouvrage alors commenté [Andreff (1993a)]. Kornai a publiquement récusé mon interprétation lors d'une conférence publique tenue à l'ISMÉA, soutenant qu'il y a une continuité théorique dans son analyse. Je dois avouer que j'avais tort : quatre – et non pas deux – adhésions paradigmatiques et théoriques parcourent l'œuvre de Kornai :

a/ *Kornai marxiste* : En lisant Marx, Engels, Lénine, Staline, lors de son adhésion au Parti communiste, en particulier *Le Capital*, Kornai fut subjugué par ce livre dont il note (p. 55) : « Nous considérons ce livre comme le croyant la Bible: nous le lisons avec recueillement et prenions chaque mot au sérieux (...). Ce qui m'a le plus impressionné est que, bien que la ligne de pensée fût abstraite et le style allemand souvent contourné, l'argumentation de Marx était claire et logique ». Kornai estime encore aujourd'hui avoir été « imbibé » par la lecture du *Capital* d'une logique de système qu'il a retenue pour sa critique du socialisme et de la pénurie. Mais, selon lui « l'œuvre de Marx était imprégnée d'arrogance intellectuelle » (p. 56), reproche qu'il étend à Lukacs et à d'autres marxistes. « Aujourd'hui encore c'est avec effarement que je me demande comment la foi communiste a pu étouffer en moi l'autonomie de réflexion pendant de si longues années » (p. 53), i.e. de 1945 à 1956, de son entrée au Parti à la fin de sa collaboration avec le journal du Parti.

Cette traversée du désert intellectuelle, comme il la nomme à présent, a cependant permis à Kornai d'apprendre sur le tas le fonctionnement concret de l'économie socialiste (gaspillages, pénuries d'approvisionnement, faible efficacité de la production, relâchement de la discipline au travail, tricheries sur les salaires), comme substitut à l'absence d'études universitaires dans son CV, et de rencontrer des ministres, des hauts fonctionnaires et des secrétaires du Parti. Mais à l'époque il n'a pas supposé un seul instant que ces problèmes découlaient du système lui-même, car « ma conviction de la supériorité du socialisme sur le régime capitaliste était inébranlable » (p. 76). « Mon inculture économique était effarante » (p. 78), notamment au sujet des théories « bourgeoises » contemporaines, « car je n'avais lu aucune des œuvres que je critiquais » (p. 78). « Vers la fin de 1955 j'ai abandonné en esprit le marxisme. J'ai déclaré, d'abord à moi-même, que désormais je ne suis plus marxiste » (p. 110). Ensuite « je n'ai pas entrepris une critique ouverte de la théorie marxiste. Je me suis toutefois efforcé tout à fait consciemment d'éviter le langage marxiste » (p. 121).

b/ *Kornai néoclassique* : À partir de 1957, Kornai désire appartenir à la profession d'économiste à l'occidentale et se lance dans la lecture effrénée des ouvrages néoclassiques fondamentaux, surtout intéressé par la microéconomie et avec une attention particulière pour le débat Lange-Hayek sur la rationalité économique du socialisme. Il est impressionné par la critique de Hayek contre Lange établissant un lien étroit entre connaissance, incitation et propriété. Plus largement, « il fut un temps où je m'accrochais aveuglément et avec passion au marxisme, et la rupture m'a fortement secoué. Je suis un peu tombé amoureux de la théorie néoclassique, que je considérais au début avec quelque partialité » (p. 224). La théorie néoclassique « est strictement logique – je pourrais dire aussi: elle est "belle" dans sa concision et sa pureté de cristal. Elle captive tous ceux qui ont la chance de bien la connaître. Elle m'a aussi captivé » (p. 225).

Dans une période postérieure à ses travaux sur la planification centrale, Kornai est devenu très critique vis-à-vis de la pensée néoclassique et son noyau théorique, l'équilibre général de Walras. C'est « le contrôle des hypothèses du modèle et la confrontation à la réalité qui ont confirmé en moi la critique du *mainstream* de la pensée économique » (p. 184).

c/ *Kornai théoricien du déséquilibre* : En 1967, Kornai publie une version courte du livre qui deviendra ensuite *Anti-Equilibrium* [Kornai (1971)], un règlement de compte avec la théorie de l'équilibre général. Son grief est qu'elle ne donne pas de réponse aux grandes questions et n'aide pas une meilleure compréhension du capitalisme et du socialisme (p. 225). En outre, tous les processus s'y déroulent sans friction, les décideurs se comportent de façon strictement rationnelle, le modèle est statique – le modèle Kornai-Liptak (1965) est d'ailleurs soumis à la même (auto-)critique. Aujourd'hui Kornai reconnaît une erreur dans sa critique de la théorie de l'équilibre général, soulignée par Frank Hahn (1973) dans son commentaire de *Anti-Equilibrium* : « Je n'aurais pas dû critiquer la pureté de la théorie (le caractère abstrait, non réaliste de ses hypothèses), mais son usage erroné par l'économie du courant dominant. Le véritable destinataire de la critique est la pratique pédagogique du courant principal et ses programmes de recherche » (p. 229-230).

Kornai considère comme toujours valables plusieurs points de *Anti-Equilibrium* : la distinction entre décision répétitive et décision non répétitive (auquel le modèle du choix rationnel est inapplicable) ; le prix n'est pas le seul signal qui circule entre les unités du système économique, d'autres signaux quantitatifs sont les variations de stocks, la

longueur des files (ou temps) d'attente, les carnets de commande ; l'asymétrie entre le côté court et le côté long d'un marché (déséquilibre) imposant que la transaction se réalise conformément au côté court, la supériorité de l'acheteur (marché d'acheteurs avec excès d'offre dans le capitalisme) ou du vendeur (marché de vendeurs avec excès de demande dans l'économie de pénurie socialiste) ; et l'impossible état de repos (l'équilibre) du marché. En revanche, Kornai auto-critique aujourd'hui sa volonté à l'époque de rebaptiser des notions connues avec des mots nouveaux, par exemple « pression » (pour excès d'offre) et « succion » (pour excès de demande). C'est l'une des causes selon lui de l'insuccès de cet ouvrage – son rejet à la fois par le *mainstream* et les marxistes – ajoutée à l'excès de symboles mathématiques (alors qu'il n'y a pas vraiment d'analyse mathématique dans ce livre), à des définitions trop pédantes et à l'absence d'une nouvelle théorie dans *Anti-Equilibrium* (p. 236-240).

Une relecture approfondie de la *Théorie générale* de Keynes, pendant une période où Kornai est handicapé des suites de deux opérations chirurgicales à l'épaule en 1972, le convainc « que notre économie de pénurie était en quelque sorte le reflet inversé du déséquilibre keynésien » (p. 269). Keynes associe chômage, capitalisme et barrière de la demande, tandis que Kornai associe pénurie, socialisme et barrière de l'offre. Il est aussi réceptif à *Exit, Voice, and Loyalty* d'Albert Hirschman et la distinction entre *price maker* et *price taker*, due à Tibor Scitovsky (rencontré en 1973 à Princeton). Naît alors la notion de régulation végétative [Kornai & Martos (1973)], comportant de nombreuses tâches répétitives, quasi-automatiques, exécutées par des mécanismes très simples ; elle est approfondie dans un modèle de régulation fondé sur les signaux de l'état des stocks. En dérive l'idée d'une régulation sans prix [Kornai & Martos (1981)], d'une régulation par la norme qui, une fois que les normes se sont imposées, devient une régulation viable, mais ne répondant à aucun critère d'optimalité. C'était à la fois une explication de la régulation des dysfonctionnements de l'économie socialiste et un bloc de concepts qui seront présents dans son œuvre majeure *La Pénurie* [Kornai (1980)].

Kornai assemble les idées de *La Pénurie* sous forte influence de Marx, Keynes et Hirschman. Il y théorise les causes et les conséquences d'une économie de pénurie chronique et intense, généralisant l'expérience quotidienne des économies socialistes, *La Pénurie* étant l'état normal et stable du système. Les substitutions forcées par *La Pénurie*, les approvisionnements irréguliers et incomplets, les dysfonctionnements dans la production, l'asservissement de l'acheteur au

vendeur sont utilisés pour démontrer que *La Pénurie* est engendrée par le système lui-même, basé sur le paternalisme de l'État et sa résultante, la contrainte budgétaire lâche des entreprises. *La Pénurie* prend clairement place au sein des théories du déséquilibre, mais en est une variante non orthodoxe.

Kornai n'accepte pas le modèle de Barro-Grossman (1971) et son adaptation aux économies socialistes par Portes et Winter (1980) parce qu'ils décrivent le marché de la consommation comme un macro-agrégat et analysent en conséquence soit un excès de demande générale, soit un excès d'offre générale, les deux ne pouvant simultanément coexister. *La Pénurie* présente au contraire une version désagrégée des déséquilibres car « *La Pénurie* ne peut pas être caractérisée de manière satisfaisante par des indicateurs agrégés. C'est justement la présence simultanée des manques et des excédents qui caractérise les économies socialistes (...) pendant que de fortes pénuries se font sentir pour certains produits et services, des stocks d'inventus et des capacités inutilisées s'accumulent pour d'autres, dans un contexte de gaspillage » (p. 300). En outre, le modèle Portes-Winter décrit exclusivement le marché de la consommation, alors que dans les économies socialistes les principales tensions se manifestent dans la sphère (marché) de l'investissement, qui est au cœur de *La Pénurie*⁶. Au total, Kornai a certainement raison de qualifier la préparation de ce livre de « période la plus fertile de ma carrière de chercheur » (p. 287).

d/ Kornai institutionnaliste : En 1988, Kornai entame la préparation d'une vaste synthèse, dont la gestation sera longue et interrompue par les événements ouvrant la transition postcommuniste ; elle paraît dans *Le Système socialiste* [Kornai (1992)]. Environ 30% de son contenu, selon l'auteur, reprend l'analyse de déséquilibre de *La Pénurie*. Celle-ci ne traitait pas de la structure politique et de l'idéologie du système, par autocensure. *Le Système socialiste* est présenté par Kornai comme un « manuel d'authentique économie politique », un ouvrage de science sociale intégrant diverses disciplines dont la science politique, la sociologie, la psychologie sociale et la philosophie politique

⁶ Ajoutons, bien que Kornai n'y revienne pas dans son autobiographie, que son modèle d'économie de la pénurie, en désagrégant l'offre et la demande par produits (branches) est à fondements microéconomiques et même comme on a pu le soutenir [Andreff (1993a)], à fondements infra-microéconomiques : l'unité de désagrégation théorique n'est pas l'agent économique, mais chacune de ses différentes décisions instantanées (achat, vente, attente, substitution forcée, etc.), chacun de ses ajustements au cours du temps ; chaque agent économique est lui-même « désagrégé » en producteur, acheteur, vendeur.

(p. 396). Il repose sur un paradigme systémique et « ne peut être étiqueté ni comme marxiste, ni comme néoclassique, ni comme keynésien, ni comme hayekien » (p. 397). Éclectisme assumé. Le livre est imprégné des valeurs et de la vision du monde de l'auteur. Sa conclusion : « le socialisme a échoué à cause de la mise en œuvre du programme marxien » (p. 400). Mais en fait, le livre s'inscrit dans le renouveau des analyses institutionnalistes – auquel la transition systémique a contribué – avec son hypothèse centrale : « en raison de la sélection naturelle des institutions et du processus évolutionniste qui en découle, il existe une affinité entre les divers éléments du système socialiste (...) il forme un tout *cohérent* » (p. 400). Mais l'élément déterminant des autres caractéristiques du système est désormais considéré comme étant sa structure politique (p. 452).

Il y a donc bien eu quatre périodes paradigmatiques dans l'œuvre de Kornai, en partie dans le *mainstream* et en partie hétérodoxes : « S'il faut me classer aujourd'hui, j'ai l'habitude de dire que j'ai un pied dans le courant principal et un pied en dehors » (p. 242), profession de foi éclectique on ne peut plus claire.

Kornai, la politique économique et la transition post-communiste

En octobre 1956, Kornai a participé à l'élaboration d'un programme de réforme économique favorable au développement d'un petit secteur privé, à l'élargissement du commerce extérieur de la Hongrie au-delà du Comecon, au socialisme de marché et à la démocratie à l'usine (Conseils ouvriers). L'intervention armée soviétique, le 4 novembre, a conduit Kornai à en abandonner la rédaction, ce qu'il a vécu comme un échec professionnel et politique pénible. Il s'est ensuite tenu en retrait des travaux actifs de la réforme en Hongrie socialiste. Y compris parce qu'il ne croyait pas à la possibilité d'existence d'un socialisme de marché à la Oskar Lange ou d'une troisième voie entre capitalisme et socialisme. Il concède aujourd'hui que la réforme en Hongrie à partir de 1968, même « hybride de demi-marché » (p. 345) a été une « bonne école préparatoire » pour la transition postsocialiste.

À la veille de la transition postcommuniste, Kornai a critiqué « ces conseillers américains qui dès le lendemain de la chute des régimes communistes savaient ce qu'il fallait faire, et proposaient les mêmes solutions partout » (p. 373), avec naïveté et sous-estimation de la complexité des situations. À l'époque, il rencontre Jeffrey Sachs à Harvard et, bien qu'amis, ils débattent contradictoirement au sujet des thérapies

économiques de la transition⁷. En août 1989, Kornai est invité à donner une conférence sur les tâches économiques qui attendent la Hongrie. C'est le point de départ d'un livre bref et incisif, rapidement rédigé, prêt en octobre 1989 sous le titre en hongrois de *Pamphlet passionné pour la cause de la transformation économique*, vite diffusé en anglais [Kornai (1990)]. Le titre anglais est une allusion évidente à *The Road to Serfdom* écrit par Hayek en 1944.

Kornai évalue aujourd'hui son accueil à l'époque : mal perçu par les économistes réformateurs qui depuis 1968 tentaient de rapiécer le système socialiste ; mal reçu également par la nouvelle gauche hostile au capitalisme. Il en retient aujourd'hui encore l'idée d'un développement organique du secteur privé basé sur la création de nouvelles entreprises privées, *a contrario* de privatisations massives ; son soutien à une stratégie gradualiste de transition contre la thérapie de choc du FMI ; sa critique de la privatisation accélérée par distribution gratuite des actifs ; la nécessité d'une classe moyenne (inexistante sous le communisme) pour réussir la transition. Il souligne que sa position était minoritaire face aux soi-disant experts en « transitologie » de l'époque⁸ dont les recommandations ont conduit à l'appropriation des entreprises par les *managers* (ex-communistes), à des abus divers et à la corruption. L'exactitude de son diagnostic et de plusieurs de ses pronostics sur le déroulement de la transition ont fait de Kornai une voix de plus en plus écoutée dans les pays en transition, y compris en Chine, et dans les organisations internationales. Tout en gardant sa neutralité politique et en refusant des postes à responsabilité politique, sauf celui de membre du Conseil de la Banque centrale de Hongrie supposée indépendante et de membre du Conseil scientifique de la BERD.

Mais « être "transitologue" n'est manifestement qu'une profession éphémère (...) L'histoire offre sur un plateau un véritable laboratoire dans lequel nous pouvons observer de nos yeux le déroulement d'une grande transformation à l'échelle de l'histoire universelle (...) je ne regrette pas de m'être consacré avec quelques autres à la *transitologie*, ce que je regrette c'est que la totalité de la profession d'économiste (et même au-delà : des sciences sociales) n'ait pas suffisamment profité de

⁷ À l'époque Sachs est partisan d'une thérapie de choc à tous les niveaux, contrairement à Kornai qui ne l'envisage que pour la stabilisation macroéconomique. Sachs changera d'opinion en 1994.

⁸ Au moins jusqu'à ce que la Banque mondiale abandonne la stratégie de transition qu'elle recommandait depuis 1989 [World Bank (2002)]. On peut supposer que, suite à certains errements de la transition, notamment des privatisations, l'influence des idées de Kornai et des autres minoritaires ont fini par porter.

ce sujet de recherches fantastiquement instructif et passionnant » (p. 466).

Frustrations et déceptions

À partir de 1958, Kornai a été longtemps interdit d'enseignement à l'Université de Sciences Économiques Karl Marx de Budapest. Il en ressent jusqu'à présent une forte frustration bien qu'il ait pu y tenir quelques séminaires puis, nommé professeur honoraire en 1968, il ait fini par y enseigner. Facteur aggravant, on ne lui a jamais confié un étudiant de doctorat en Hongrie, alors qu'il en eut à Harvard de 1984 à 2002. Il n'eut jamais la joie de dire « mon ancien étudiant » de qui-conque en Hongrie (p. 259). Autre frustration : sa non élection comme membre de l'Académie des sciences à sa première tentative en 1973, rejetée par les communistes ; finalement élu en 1976. Il fut dépité par le relatif silence dans la littérature économique qui suivit la publication de son ouvrage *anti-mainstream* : « *Anti-Equilibrium* a indubitablement causé beaucoup de difficultés dans la suite de ma carrière » (p. 241).

Kornai s'attendait aussi à un plus grand écho de ses publications avec Bela Martos dans la période de préparation de *La Pénurie*, pensant avoir lancé un nouvel axe de recherche [Kornai & Martos (1973), (1981)]. Selon lui, ces travaux se sont heurtés à ce que, pour le *mainstream*, il n'y a pas de modèle sans optimisation et qu'« il est obligatoire de prouver qu'une macro régularité est compatible avec les "fondements micro", autrement dit avec les critères néoclassiques concernant les décideurs "rationnels" maximisant l'utilité » (p. 280). Il est difficile d'être hétérodoxe et en même temps célébré par le *mainstream*, dilemme auquel Kornai n'a jamais réussi à échapper. Notamment lorsque son article sur la contrainte budgétaire lâche (CBL) fut rejeté par les rapporteurs de l'*American Economic Review* – publié ensuite par *Kyklos* [Kornai (1986)] – alors même que son étudiant chinois de Harvard y a publié ultérieurement un article beaucoup plus technique sur le même sujet [Qian (1994)]. Tout en étant vraiment fier d'avoir eu un tel étudiant.

Déontologie et interdisciplinarité

Kornai tire une grande satisfaction de sa collaboration avec des mathématiciens. Il note que cette forme de coopération « n'existe plus guère de nos jours. Un jeune qui se destine aux sciences économiques doit d'abord s'armer de toutes les connaissances mathématiques qui

suffiront pour qu'il crée pour lui-même des œuvres nécessitant un appareil mathématique développé (...) Mais le fait que tous les économistes d'aujourd'hui sans exception sont "autosuffisants" dans la chose mathématique a peut-être aussi des inconvénients. Ils sont obligés de mettre une limite à leurs recherches là où se terminent leurs propres connaissances en mathématiques. Des mathématiciens "professionnels" affirment que ces limites sont passablement étroites » (p. 198).

En revanche, les vicissitudes de la publication, notamment, le rejet de son article par l'AER, inspirèrent à Kornai une réflexion déontologique : « Dans les sciences sociales, les idées novatrices vraiment importantes voient rarement le jour dans une rédaction précise, sans défauts. Elles apparaissent sous la forme d'une conjecture imprécise ou à moitié claire au début d'un long processus d'exploration et de compréhension » (p. 321). Kornai propose une analyse séquentielle de la genèse des nouvelles idées en économie, dont une phase seulement doit être consacrée à la modélisation mathématique (p. 321-323). Mais où les publier ? Visant les revues *mainstream*, *Econometrica* et l'AER en tête, le chercheur « n'a pas intérêt à se présenter avec des idées neuves révolutionnaires, mais encore inabouties. Il fait mieux de ne pas se casser la tête à faire de grandes découvertes » (p. 323). Kornai critique le processus de sélection en vigueur dans ces revues, processus cumulatif autoreproducteur, qui reproduit l'approche conventionnelle, sur laquelle les revues s'uniformisent à grande échelle, y compris quant au style, au contenu, au format, à la méthodologie et à la structure des articles publiés (p. 324). Sans parler de l'exagération dans l'application des techniques mathématiques. « Je ne me suis jamais soumis à la discipline d'aucun dogme sous une contrainte extérieure (...), je ne suis pas devenu un "suiveur de modèle" mécanique » (p. 325).

On peut prolonger cette réflexion de Kornai en soulignant que la sclérose de la science économique *mainstream* et son incapacité à renouveler ou à enrichir son paradigme sont entretenues et renforcées par le carcan formel exigé pour les articles publiés dans les bonnes revues. Tous les articles sont identiques quant à la forme telle que :

- a/ Position du problème et contexte,
- b / Revue de la littérature,
- c/ Formulation de l'hypothèse à tester,
- d/ Modélisation,
- e/ Présentation de la base de données (si test économétrique) ou de l'algorithme de simulation numérique (si test théorique),

- f/ Présentation des résultats des calculs,
- g/ Interprétation ou discussion des résultats,
- h/ Recommandations de politique économique.

Un chercheur soumettant un article à publication sans respecter ce carcan formel amoindrit considérablement ses chances d'être publié dès le départ. Or, une hypothèse radicalement nouvelle (a fortiori un nouveau paradigme naissant) ne peut pas être présentée dans le respect de ce formalisme de rédaction : la revue de la littérature est nécessairement une coquille vide précisément parce que l'hypothèse radicalement nouvelle n'a jamais été explorée jusque-là ; la modélisation est, au moins dans un premier temps, impossible avec les méthodes mathématiques les plus courantes utilisées en économie, ou alors simpliste (clause de rejet de l'article) ; les recommandations de politique économique sont évidemment prématurées au stade de l'exploration d'une hypothèse radicalement nouvelle. Celle-ci n'a pratiquement aucune chance d'être publiée dans les bonnes revues. Les travaux de Kornai sont, jusqu'à un certain point, une illustration de la censure formelle qui résulte de l'évaluation de la qualité des publications à partir des critères a/ à h/ ci-dessus. Il n'est pas étonnant que ses travaux les plus notoires, ses réelles avancées pour l'analyse économique – *La Pénurie*, la CBL –, aient été publiés dans des livres et non dans des articles (seuls ceux signés avec Liptak ont atteint une notoriété comparable).

Kornai tire aussi des leçons de son enseignement à l'Université de Harvard (1984-2002), laudatif sur la qualité des collègues et des étudiants ; certains étudiants étaient mécontents de sa sélection des lectures obligatoires, d'autres jugeaient que « ma série de conférences n'était pas suffisamment "technique", mais cette critique était relativement rare »⁹ (p. 361).

Kornaïen, ... mais pas inconditionnel

Lecteur assidu et précoce de Kornai¹⁰, j'ai depuis lors tenté de diffuser, faire connaître et populariser ses œuvres, en particulier *La Pénurie*

⁹ La citation s'applique très exactement au cours d'*Économie de la transition* de l'Université Paris 1 (1990-2008), cette critique émanant de quelques-uns des étudiants du Magistère d'Économie dont le programme annonce : « une formation renforcée en analyse économique associée à l'utilisation intensive des méthodes quantitatives ». Cependant, à la même époque, d'autres étudiants de ce Magistère, affichant une forte attraction pour le cours susmentionné, furent à l'origine du mouvement contre l'autisme en économie.

¹⁰ Kornai (1959), (1969) et Kornai-Liptak (1965) sont cités et utilisés au chapitre 2 de Andreff (1976).

rie, à mon sens la meilleure représentation analytique de l'économie planifiée socialiste, de les commenter [Andreff (1986), (1993a), (2002)] et de les placer au cœur de mon premier manuel [Andreff (1993b)]. *La Pénurie*, dès sa parution en anglais, est devenue la référence de base d'un cours *Économies planifiées du Centre* enseigné à l'Université Pierre Mendès France de Grenoble, puis de mes enseignements à l'Université Paris 1 à partir de 1990. Assen Slim (2007) aime à rappeler que je considérais comme quasiment obligatoire sa lecture par les étudiants du DEA *Mutations économiques dans les pays de l'Est* de cette Université. Lors d'une mission réalisée pour l'UNESCO en 1987 à l'Institut national de la planification et de la statistique d'Alger, l'une de mes tâches consista à mettre en place un enseignement sur les économies socialistes réformées, largement fondé sur *La Pénurie*, en remplacement de la traduction française d'un manuel soviétique d'économie politique du socialisme datant de 1960!

Bien que figurant dès sa parution dans mes bibliographies à destination pédagogique, *Le Système socialiste* eut beaucoup moins de succès auprès des étudiants ; ce livre leur apparaissait dépassé par la réalité de la transition économique postcommunisme qui les attirait vers des enseignements sur la transition. En outre, mon propre enthousiasme était moindre à l'égard de cet ouvrage que vis-à-vis de *La Pénurie*. J'avais le sentiment que son approche désormais institutionnelle l'entraînait par endroits vers l'analyse du politique au sens strict, au-delà des frontières de l'économique et même de l'économie politique [Andreff (1993a)].

L'œuvre de Kornai reste présente dans le manuel d'économie de la transition [Andreff (2007a)] s'agissant du pamphlet sur la transition [Kornai (1990)], mais aussi d'ouvrages [Kornai (1995), (1997)], d'articles de synthèse [Kornai (2000), (2006)] et de prises de position sur le déroulement et l'issue de la transition qui ont attiré moins de commentaires que *La Pénurie*, sauf peut-être un article sur l'inévitable récession provoquée par la transformation systémique [Kornai (1994)]. Kornai ne les mentionne d'ailleurs pas explicitement dans son autobiographie, à part l'article de 2000 dans *Journal of Economic Perspectives*. Il en découle, me semble-t-il, que Kornai, en définitive, est beaucoup moins un analyste de la transition postcommunisme qu'il n'a été un théoricien de la planification parfaite puis de l'économie de pénurie socialiste.

La convergence avec l'approche Kornaïenne n'exclut pas quelques critiques quant au modèle d'économie fermée présenté dans *La Pénurie* et d'une absence d'analyse du rôle de l'État dans l'économie, une

fois posé le paternalisme d'État et sa conséquence sur les entreprises, la contrainte budgétaire lâche. Kornai répond dans son autobiographie qu'il voulait contourner trois questions (p. 294-295) : les relations internationales, notamment commerciales, entre les pays du bloc soviétique ; le rôle du Parti communiste dans l'économie socialiste ; dans quelle mesure la situation changerait si la propriété d'État était remplacée par la propriété privée. Kornai met ceci sur le compte de l'autocensure, évoquée à divers propos dans le livre, qu'il s'applique depuis 1959. L'autocensure est un thème récurrent tout au long de son autobiographie. *Le Système socialiste*, publié après la chute du communisme, reprend ces trois questions. L'économie de pénurie provoque une demande insatiable d'importation, une aversion à l'exportation et une propension à l'endettement extérieur. Le rôle du Parti devient dans ce livre le déterminant du système et le pivot de la coordination bureaucratique, avant même le système de propriété étatique. D'où la crainte exprimée « d'un glissement de l'économie politique vers la science politique du communisme » [Andreff (1993a)]. Dans Kornai (2001), son hétérodoxie est mâtinée d'un libéralisme favorable à la domination de la propriété privée et au respect de l'autonomie individuelle des décideurs [Andreff (2002)].

Mes critiques de quelques limites de l'approche Kornaienne ont paradoxalement émergé dans la période où j'ai rencontré l'auteur à maintes reprises dans des colloques et des séminaires dès le début de la transition postcommuniste, dans notre codirection (avec Bruno Dalago et Hans-Jürgen Wagener) de la collection de livres *Studies in Comparative Economic Systems* chez Edward Elgar de 1996 à 2002 et lors de l'édition de son chapitre « *Ten Years After The Road to a Free Economy : The Author's Self-evaluation of Privatisation* » dans Kalyuzhnova & Andreff (2003). Si l'on associe nos deux noms dans une recherche sur Google, une trentaine de liens apparaissent se rapportant pour l'essentiel à cette période, presque toutes des références à Kornai dans mes travaux, avec une exception où Kornai se réfère à un article [Andreff (1992)] apprécié et utilisé pour sa propre analyse des privatisations.

En effet, la stratégie – à notre sens erronée – de privatisation suivie dans les économies en transition est devenue dans les années 1990 un fort point de convergence entre Kornai et quelques économistes, entre autres, Patrick Bolton, Jozef van Brabant, Igor Filatochev, Stephan Hedlund, Ronald McKinnon, Pavel Mertlik, Tomasz Mickiewicz, Lubomir Mlcoch, Peter Murrell, John Nellis, Kazimierz Poznanski, Gérard Roland, David Stark, Joseph Stiglitz et moi-même, hostiles

(mais minoritaires) à la politique de privatisation accélérée conduite sur les conseils du FMI et de la Banque mondiale. Une connaissance approfondie des économies de pénurie conduisait à penser que de nombreuses réformes structurelles et institutionnelles étaient des préalables incontournables à des privatisations efficaces, sans détournement d'actifs, sans vols, sans corruption, sans oligarques ex-communistes et sans créer d'énormes problèmes futurs de gouvernance des entreprises privatisées.

Mais si je suis tombé sous la « séduction » de Kornai, c'est surtout pour des raisons épistémologiques et méthodologiques. Le doute scientifique et la méthode critique sont aux racines de mon éclectisme théorique [Andreff (1996)] associant Marx, Sraffa, Schumpeter, Kantorovitch, Léontief et Sweezy [Slim (2007)]. Le principe de réalisme économique m'a poussé à articuler l'analyse des stratégies concrètes des firmes multinationales à une approche théorique des structures du capitalisme mondial, les politiques de privatisation aux théories des droits de propriété, le fonctionnement des ligues sportives à la contrainte budgétaire lâche des clubs, avec un recours aux méthodes quantitatives ou plus souvent sans, et ainsi de suite. Outre une dette intellectuelle envers Kornai, une forte affinité méthodologique.

L'avenir des analyses de Kornai

Cet avenir réside, plus que dans l'analyse de l'économie de pénurie ou la synthèse analytique sur le système socialiste, dans la notion de contrainte budgétaire lâche (CBL). Le concept de contrainte budgétaire dans Kornai (1980) est repris de la théorie microéconomique des ménages. La nouveauté est de définir cette contrainte comme « lâche » pour désigner un phénomène réel, observé dans la pratique des économies socialistes, à savoir l'aide systématique de l'État (par renflouement, subvention, transfert financier, tolérance d'un déficit récurrent) aux entreprises défaillantes. La CBL devient systémique dès lors que l'excès des dépenses sur les recettes alimente l'excès de demande d'inputs des entreprises et les divers déséquilibres qui s'ensuivent dans les diverses branches de l'économie. L'idée de base de la CBL est apparue pour la première fois dans un article publié en hongrois dès 1958 [Kornai (1958)] et n'a cessé d'être élaborée et étendue à différentes occurrences [Kornai *et al.* (2003)]. « L'effet Kornai », *i.e.* la relation théorique existant entre le relâchement de la contrainte budgétaire et l'accroissement de la demande d'inputs des entreprises, a été testé économétriquement [Goldfeld & Quandt (1988), (1993)].

Étudiant la CBL en théorie des jeux, Dewatripont et Maskin (1995) ont souligné le problème de l'engagement (*commitment*) des joueurs en conflit et montré que la CBL est un phénomène d'incohérence particulier. Une banque orientée vers le profit est incitée par son propre intérêt économique à sauver une entreprise déficitaire à qui elle a prêté de l'argent, et entretient ainsi la CBL de sa cliente en l'incitant de fait à rester en déficit. Ultérieurement, Roland (2000) a modélisé le renflouement *ex post* par l'État des banques en difficulté, incitant celles-ci à parier sur leur résurrection, en ne liquidant pas les mauvais projets, ce qui maintient la CBL de leurs clients. Plus récemment, le concept de CBL a été introduit en économie du sport pour analyser les ligues professionnelles de sports d'équipe où des clubs restent en déficit sans jamais être mis en faillite [Andreff (2007b), (2009) ; Franck (2013) ; Storm & Nielsen (2012)], bien qu'à l'aide d'une modélisation un peu différente de celle de Kornai [Andreff (2014)]. D'autres applications viendront, elles seront requises chaque fois qu'un décideur économique peut durablement survivre à un dépassement chronique de ses recettes par ses dépenses, ... ce qui ouvre de vastes perspectives.

CONCLUSION

Le bilan de son expérience personnelle intéressera au plus haut point tous les « Kornaiens », tous les « ex-transitologues », tous les spécialistes des systèmes économiques comparés et, s'il en reste hormis les historiens, les chercheurs qui travaillent encore sur l'ancien système de type soviétique. L'introspection de Kornai relative à sa méthodologie, à ses choix paradigmatiques et éthiques est d'un intérêt général pour tout économiste. Quant à tous ceux qui pensent que la démarche scientifique est fondée sur le doute plutôt que sur la foi en ses propres hypothèses, la lecture de cet ouvrage renforcera leur intime conviction et les incitera à le faire lire par leurs collègues hétérodoxes. Lecture qui serait encore plus profitable, bien que plus improbable, pour les économistes de l'orthodoxie *mainstream*. Chacun pourra y trouver la procédure méticuleuse par laquelle Kornai a élaboré et fait évoluer son programme de recherche en relation avec la réalité économique, ainsi que sa stratégie de publication. À mettre entre les mains de tout jeune chercheur.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDREFF W. [1976], *Les variations du degré de centralisation dans les pays de l'Est européen depuis les réformes*, thèse complémentaire, Université Paris 1.
- ANDREFF W. [1986], « Compte rendu de J. Kornai, "Socialisme et économie de la Pénurie" », *Revue d'économie politique*, 96 (1), p. 68-73.
- ANDREFF W. [1992], « French Privatization Techniques and Experience: A Model for Central-Eastern Europe? », in F. Targetti, éd., *Privatization in Europe: West and East Experiences*, Dartmouth, Aldershot, p. 135-153.
- ANDREFF W. (1993a), « Compte rendu de J. Kornai, "The Socialist System. The Political Economy of Communism" », *Revue d'économie politique*, 103 (5), p. 771-774.
- ANDREFF W. [1993b], *La crise des économies socialistes. La rupture d'un système*, Presses Universitaires de Grenoble, Grenoble.
- ANDREFF W. [1996], « Hétérodoxie ou critique en économie ? », *Économies et Sociétés*, série D, Débats, n° 2, p. 239-252.
- ANDREFF W. [2002], « Compte rendu de J. Kornai, "La transformation économique postsocialiste. Dilemmes et décisions" », *Économie, Géographie, Société*, 4 (4), p. 535-538.
- ANDREFF W. [2007a], *Économie de la transition. La transformation des économies planifiées en économies de marché*, Bréal, Paris.
- ANDREFF W. [2007b], « French Football: A Financial Crisis Rooted in Weak Governance », *Journal of Sports Economics*, 8 (6), p. 652-661.
- ANDREFF W. [2009], « Équilibre compétitif et contrainte budgétaire dans une ligue de sport professionnel », *Revue économique*, 60 (2), p. 591-634.
- ANDREFF W. [2014], « Building Blocks for a Disequilibrium Model of a European Team Sports League », *International Journal of Sport Finance*, 9 (1), p. 20-38.
- BARRO R.J., GROSSMAN H.I. [1971], « A General Disequilibrium Model of Income and Unemployment », *American Economic Review*, 61 (1), p. 82-93.
- DEWATRIPONT M., MASKIN E.S. [1995], « Credit and Efficiency in Centralized and Decentralized Economies », *Review of Economic Studies*, 62 (4), p. 541-555.
- FRANCK E. [2013], « Financial Fair Play in European Club Football – What is it all about? », *UZH Working Paper Series*, n° 328, Department of Business Administration, University of Zurich.
- GOLDFELD S.M., QUANDT R.E. [1988], « Budget Constraints, Bailouts and the Firm Under Central Planning », *Journal of Comparative Economics*, 12 (4), p. 502-520.
- GOLDFELD S.M., QUANDT R.E. [1993], « Uncertainty, Bailouts, and the Kornai Effect », *Economics Letters*, 41 (2), p. 113-119.
- HAHN F. [1973], « The Winter of Our Discontent », *Economica*, 40 (159), p. 322-330.
- KALYUZHNOVA Y., ANDREFF W. (éd.) [2003], *Privatisation and Structural Change in Transition Economies*, Palgrave-Macmillan, Basingstoke.

- KORNAĪ J. [1958], « Kell-e korrigálni a nyereségrészesedést? (Faut-il corriger la pratique du partage du profit) », *Közgazdasági Szemle*, 5 (7), p. 720-734.
- KORNAĪ J. [1959], *Overcentralization in Economic Administration*, Oxford University Press, Oxford.
- KORNAĪ J. [1969], « Multi-level Programming: A First Report on the Model and the Experimental Computations », *European Economic Review*, 1 (1), p. 134-91.
- KORNAĪ J. [1971], *Anti-Equilibrium. On Economic Systems Theory and the Tasks of Research*, North Holland Publishing, Amsterdam.
- KORNAĪ J. [1980], *Economics of Shortage*, North Holland Publishing, Amsterdam (trad. française : *Socialisme et économie de la Pénurie*, Economica, Paris 1984).
- KORNAĪ J. [1992], *The Socialist System. The Political Economy of Communism*, Clarendon Press, Oxford.
- KORNAĪ J. [1986], « The Soft Budget Constraint », *Kyklos*, 39 (1), p. 3-30.
- KORNAĪ J. [1990], *The Road to a Free Economy. Shifting from a Socialist System: The Example of Hungary*, W. W. Norton, New York.
- KORNAĪ J. [1994], « Transformational Recession », *Journal of Comparative Economics*, 19 (1), p. 39-63.
- KORNAĪ J. [1995], *Highways and Byways: Studies on Reform and Post-communist Transformation*, MIT Press, Cambridge (Mass.).
- KORNAĪ J. [1997], *Struggle and Hope: Essays on Stabilization and Reform in a Post-socialist Economy*, Edward Elgar, Cheltenham.
- KORNAĪ J. [2000], « What the Change of System from Socialism to Capitalism Does and Does Not Mean », *Journal of Economic Perspectives*, 14 (1), p. 27-42.
- KORNAĪ J. [2001], *La transformation économique postsocialiste. Dilemmes et décisions*, textes réunis par B. Chavance, M. Vahabi, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris.
- KORNAĪ J. [2006], « The Great Transformation of Central Eastern Europe: Success and Disappointment », *Economics of Transition*, 14 (2), p. 207-244.
- KORNAĪ J., LIPTAK T. [1962], « A Mathematical Investigation of Some Economic Effects of Profit Sharing in Socialist Firms », *Econometrica*, 30 (1), p. 140-161.
- KORNAĪ J., LIPTAK T. [1965], « Two-Level Planning », *Econometrica*, 33 (1), p. 141-169.
- KORNAĪ J., MARTOS B. [1973], « Autonomous Control of the Economic System », *Econometrica*, 41 (3), p. 509-528.
- KORNAĪ J., MARTOS B. [1981], *Non-Price Control*, North Holland Publishing, Amsterdam.
- KORNAĪ J., MASKIN E.S., ROLAND G. [2003], « Understanding the Soft Budget Constraint », *Journal of Economic Literature*, 41 (4), p. 1095-1136.
- PORTES R., WINTER D. [1980], « Disequilibrium Estimates for Consumption Goods Markets in Centrally Planned Economies », *Review of Economic Studies*, 47 (1), p. 137-159.

- QIAN Y. [1994], « A Theory of Shortage in Socialist Economies based on the 'Soft Budget Constraint' », *American Economic Review*, 84 (1), p. 145-156.
- ROLAND G. [2000], *Transition and Economics: Politics, Markets, and Firms*, MIT Press, Cambridge (Mass.).
- SLIM A. [2007], (dir.), *Comment je suis devenu économiste*, Éditions Le Cavalier Bleu, Paris.
- STORM R.K., NIELSEN K. [2012], « Soft Budget Constraints in Professional Football », *European Sport Management Quarterly*, 12 (2), p. 183-201.
- WORLD BANK [2002], *Transition – the first ten years: Analysis and Lessons for Eastern Europe and the former Soviet Union*, Washington, D.C.